

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 14

Artikel: Le catholicisme en Hollande
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour respirer, heureuse de sentir sous ses pas la terre de France.

En ce moment, une nichée de gamins, sortant de la ferme qu'elle voyait là, derrière les arbres, passa devant elle, riant, se bousculant. Tous tenaient à la main, ces beaux œufs tricolores, objet de l'ambition de la pauvrete.

Oh! mon Dieu! j'arrive trop tard! pensa-t-elle.

Et, dans un suprême effort, elle courut toute d'une haleine jusque la grande cour où la fermière, robuste paysanne à l'air avenant, distribuait ses œufs de Pâques aux gamins, comme jadis le roi XIV à ses courtisans qui, certes, ne mettaient pas plus d'empressement à les recevoir.

La corbeille se vidait rapidement; il n'y en avait plus qu'une douzaine, plus que cinq, plus que deux, plus qu'un!... et trois ou quatre mains se tendaient encore!

— Pour moi, madame, pour moi, je vous en prie!

Cette voix suppliante fit tourner la tête à la bonne femme.

— Pourquoi à toi plutôt qu'aux autres, petite?

— Elle n'est pas d'ici!

— C'est une Prussienne! dirent les bambins...

— Non, dit l'orpheline en pleurant, je ne suis pas Prussienne; papa est mort pour la France, et moi j'ai fait deux lieues ce matin pour venir chercher un œuf français.

— Adjugé, alors, dit la fermière émue en embrassant l'enfant, et tu auras encore une tranche de galette et un bol de lait en mémoire du soldat.

* * *

Une heure après, Suzel quittait la ferme, emportant son bel œuf si chèrement acheté. Dans sa joie, elle ne sentait pas la fatigue, elle marchait gaïment, s'arrêtant de temps à autre pour admirer son trésor.

Mais, en approchant de son village, son pas se ralentit; elle s'arrêta effrayée...

Qu'allait dire sa vieille cousine? Comment cacher l'objet défendu?

Un uniforme apparut sur la route: c'était le même gendarme qui avait si brutalement brisé l'œuf de Frantz.

Suzel eut peur, et, le cœur battant comme si elle avait commis un vol, elle se jeta dans les houblonnières et se blottit derrière les hautes tiges.

Le Prussien passa. Mais après lui il y en aurait d'autres! Que faire?

Tout à coup l'orpheline eut une inspiration; elle obliqua sur la gauche et gagna un enclos où un tumulus, surmonté d'une croix, indiquait la place où étaient enterrés les soldats tués en cet endroit.

Une végétation luxuriante recouvrait tous ces morts et confondait leurs restes sous un même manteau de verdure et de fleurs. Quelques monuments indiquaient les tombes des officiers.

Suzel alla à la fosse commune, où reposaient ces héros obscurs, tombés pour la défense de la mère commune.

Elle s'agenouilla, dit sa prière; puis, avec un soin pieux, comme on dépose une couronne, elle déposa, sur un lit de mousse, son bel œuf aux trois couleurs, seule richesse qu'elle possédait, offrande naïve de son jeune cœur.

— Que faites-vous donc là mon enfant?

A ces mots prononcés en français, Suzel leva la tête.

Une dame âgée, vêtue de deuil, qu'elle n'avait pas vue d'abord, cachée par une tombe, était devant elle.

Elle avait un doux visage, encadré de cheveux blancs et sillonné de larmes.

En entendant la langue que parlait son père, la petite fille n'eut pas peur, et souriante à l'étrangère:

— J'apportais un œuf de Pâques à mon papa, madame.....

Et simplement, naïvement, elle conta sa petite histoire.

La dame l'écoutait attentive, émue, touchée de cet amour filial; attendrie par cet élan profond vers la patrie.

— Chère petite Française, dit-elle, en embrassant la pauvrete étonnée, tu as le cœur trop français pour ne pas rester Française.

« Je suis la mère du lieutenant Vergis, ton père et mon fils ont été frappés côte à côte... Ils sont réunis dans la mort, soyons réunies dans la vie. Tu n'as plus de père, je n'ai plus de fils; mais si tu veux remplacer l'enfant que j'ai perdu, je serai pour toi une bonne mère ».

Confiante, Suzel plaça sa petite main dans celle de la vieille dame et, sous le regard de tous ces braves tombés pour les trois couleurs, l'adoption fut signée.

A. DOURLIAC.

Le catholicisme en Hollande

Depuis trente ans, les catholiques ont singulièrement prospéré en Hollande: ils ont surtout compris les bienfaits de l'association. Il existe parmi eux des associations pour tous les besoins et pour toutes les conditions: des cercles militaires dans les lieux de garnison, des œuvres ouvrières pour la classe laborieuse; des syndicats de patrons, de petits commerçants, d'agriculteurs, avec des banques dites d'épargne; des sociétés de tempérance contre l'alcoolisme; des conférences de St-Vincent-de-Paul au nombre de 200 comptant 3,500 membres.

Ce mouvement de concentration se trouve puissamment soutenu par une presse religieuse qui gagne tous les jours en importance. On fonde actuellement un grand organe de publicité qui puisse lutter avec les journaux protestants du grand commerce, lus par tous les gens d'affaires.

Sur le terrain de l'enseignement, les catholiques hollandais luttent également avec courage et avec succès.

L'enseignement supérieur est entre les mains de l'Etat; « neutre » en principe, il n'est que trop souvent, comme partout où l'Etat est éducateur, « athée ». Il faut pourtant ajouter que les professeurs, même incrédules, sont en général respectueux de la religion et que les étudiants catholiques peuvent suivre leurs cours sans être molestés. On étudie en ce moment un nouveau projet de loi de la plus haute importance pour l'Eglise; il autoriserait les catholiques à créer des Universités libres, conférant des grades reconnus par l'Etat.

Les écoles officielles d'enseignement secondaire affichent également la neutralité. Les catholiques sont contraints de les entretenir par l'impôt; du moins ont-ils la liberté d'en fonder d'autres à leurs frais. Ils n'y ont pas manqué, surtout depuis le fameux mandement de l'épiscopat néerlandais, en 1868, qui porta le coup de mort à l'enseignement de l'Etat pour les catholiques. L'enseignement libre est représenté par 27 pensionnats de jeunes gens et 77 pensionnats de jeunes filles, dirigés la plupart par des religieux ou des religieuses. Il y a en outre des instituts catholiques pour les aveugles, les sourds-muets, les enfants abandonnés. Une douzaine de Séminaires coloniaux forment des sujets pour les missions, le plus grand nombre fondé par des étrangers.

De calviniste qu'était l'enseignement primaire jusqu'en 1857, il est devenu neutre, mais d'une neutralité moins sectaire que celle inventée par les Jacobins de France. Aux heures fixées, d'accord avec l'autorité communale, les ministres des divers cultes peuvent pénétrer à l'école et y faire leur catéchisme aux enfants, avec l'assentiment des parents. L'école publique peut même être tenue par des

prêtres ou des religieux si le Conseil municipal le trouve bon, car c'est à lui que ressort la nomination de l'instituteur; et dans les communes où il n'y a pas de dissidents, le pouvoir tolère que l'instituteur fasse le catéchisme. Quant à l'inspection de l'Etat dans les écoles privées, elle se borne à constater que les maîtres sont munis des diplômes requis par la loi.

Si le catholicisme ne domine pas dans les grandes institutions de service public, il s'y répand un esprit qui lentement favorise ses progrès. Ainsi, à la date du 8 janvier 1904, a paru un ordre prescrivant l'enseignement religieux pour les jeunes gens de la marine, matelots, mousses et autres aspirants, et rendant obligatoire le service divin pour chaque culte. Les officiers en majorité sont protestants, et la troupe n'est astreinte à aucun exercice religieux officiel; mais, dans la plupart des garnisons, ont été fondés des cercles catholiques; et on cite tel général, du culte réformé, qui ne craint pas de leur marquer sa bienveillance en leur offrant quelque cadeau à l'occasion.

Ce sont ces glorieux souvenirs du passé que les survivants de l'armée pontificale ont à cœur de perpétuer dans toute leur force pour l'honneur de leur généreux pays. Qui pourrait ne pas les en féliciter?

Que dire de la splendeur du culte dans les centres catholiques? Il révèle partout l'intensité de la foi et la générosité des fidèles. De 1753 à 1903, les statistiques accusent la construction de 446 églises; 136 ont été agrandies ou restaurées et 550 consacrées. Ces sanctuaires sont, en général, brillamment polychromés et meublés avec art. L'église est la maison de Dieu; elle est aussi le salon de la paroisse; on la veut riche et belle. Chacun donne, de son vivant ou à sa mort, et la générosité de ces braves gens est étonnante. Tel village, de 4,500 âmes, pauvre et presque exclusivement composé de paysans, a offert au Dieu du tabernacle un autel de 15,000 francs; tel hameau, de 600 habitants, s'est donné la consolation de posséder une église de 90,000 francs. Parmi ces ferventes populations, il y a à la lettre, *rivalité de clochers*; chacune se prévaut du sien avec un naïf et légitime orgueil.

En 1871, un rapport présenté par le professeur J. de Ryk, dans un célèbre meeting à Amsterdam, constatait que pendant les vingt années précédentes, les catholiques hollandais avaient consacré à la construction d'églises et de maisons religieuses une somme de plus de 120 millions de francs.

Comme cette magnifique floraison d'édifices religieux, la création de nouveaux cimetières catholiques est une preuve de la proportion croissante des convertis; on en a établi 831 durant les cinquante dernières années (1853-1903).

En 1853, les catholiques hollandais étaient au nombre de 1,180,000; en 1899, d'après le dernier recensement ils étaient 1,800,000. En 1853, il y avait 1400 prêtres; en 1890, 2660; aujourd'hui après cinquante ans, le chiffre de 1853 est plus que doublé; il est en effet, de 3500 environ.

L'extension des communautés religieuses est plus merveilleuse encore. En 1853 le nombre des religieux était de 774 hommes, 1920 femmes; actuellement il s'élève en chiffres ronds, à plus de 4000 hommes et plus de 12000 femmes, soit un total d'environ 16,300 personnes consacrées à Dieu, se répartissant en 38 Ordres ou Congrégations d'hommes et 55 Ordres ou Congrégations de femmes; sans parler des centaines de religieux étrangers, expulsés de l'Allemagne après le *Kulturkampf*, et de la France, à la suite des dragonnades de M. Combes.

Quant aux œuvres accomplies par cette arme pacifique de bien, le *Katholische Verkamn* en donne la vue d'ensemble que voici :

Il existe en Hollande 96 maisons ou couvents de religieux prêtres; parmi ceux-ci, les uns ont la charge des paroisses (66), les autres s'adonnent à l'enseignement et à la prédication ou, comme les Trappistes, à la prière et au travail manuel. Il y a 44 maisons de Frères qui assistent les malades, les aliénés, les sourds-muets, les orphelins; soit environ 2500 individus secourus. D'autres donnent l'enseignement primaire à 12,000 enfants. On compte 22 maisons de Sœurs adonnées à la vie contemplative; 430 maisons ou couvents de religieuses hospitalières qui ont soin des enfants abandonnés, des aveugles, des incurables, représentant un total de 12000 personnes assistées ou qui font l'éducation de 120,000 élèves.



POÉSIE.



Renouveau

L'air est plein d'une odeur molle de violettes,
Le vent presque apaisé semble un amour dormant,
Et sur l'immensité des campagnes muettes,
Plane la tiède paix du sombre firmament.

Les eaux du fleuve, gros des dernières ondées,
Entre de vieux bateaux poussent de sourds sanglots;
Une herbe jeune et tendre a verdi les ilots,
Et le bourgeon d'or pointe aux branches dénudées.

Un souffle d'espérance entre dans nos poumons,
Le cœur silencieux se dilate et s'épanche :
Sur la berge fertile où restent des limons,
Fleurit joyeusement la marguerite blanche.

Des arbustes encore à demi submergés
Gardent à leurs sommets de l'herbe et de la boue.
La fauvette menue à petits cris se joue
Sur l'appui tremblotant des feuillages légers.

Cette atmosphère lourde, où le bonheur domine,
Parfois s'éveille aux clairs appels de coqs lointains;
On respire, mêlés, des parfums incertains
De gazon, de pruniers en fleur et d'aubépine.

Dans les blanches villas et chez les paysans
Les foyers sont éteints, les fenêtres ouvertes;
Le pêcher rose et le troène aux pousses vertes
Sur le gris des jardins jettent de gais accents.

Un ferment indompté de vie universelle
Palpite avec la brise et court sous les sillons;
Le soleil embrumé n'a pas une étincelle,
Et tout vibre pourtant sous le ciel sans rayons.

Passe, ô doux renouveau ! sur la vieille nature,
Comme un rêve éternel au régulier retour;
Ranime toute plante et toute créature,
Aurore de l'année et germe de l'amour !

Tu nous le dis, que rien ne périt en ce monde,
Qu'un sommeil apparent précède un vaste effort,
Que la froide torpeur de l'hiver est féconde,
Et que nous sortirons plus vivants de la mort !

Ch. GRANDMOUGIN.